

ALICE FERNEY

Cherchez la femme

roman

ACTES SUD

*À Sophie, Julie, Pauline,
femmes à trois âges de la vie.*

Les circonstances sont bien peu de chose, le caractère est tout ; c'est en vain qu'on brise avec les objets et les êtres extérieurs ; on ne saurait briser avec soi-même. On change de situation, mais on transporte dans chacune le tourment dont on espérait se délivrer, et comme on ne se corrige pas en se déplaçant, l'on se retrouve seulement avoir ajouté des remords aux regrets et des fautes aux souffrances.

BENJAMIN CONSTANT,
Adolphe.

Peut-être certaines gens n'ont-ils plus rien à gagner auprès des personnes avec lesquelles ils vivent ; après leur avoir montré le vide de leur âme, ils se sentent secrètement jugés par elles avec une sévérité méritée, mais éprouvant un invincible besoin de flatteries qui leur manquent, ou dévorés par l'envie de paraître posséder les qualités qu'ils n'ont pas, ils espèrent surprendre l'estime ou le cœur de ceux qui leur sont étrangers, au risque d'en déchoir un jour.

HONORÉ DE BALZAC,
Le Père Goriot.

*Tous sont morts aujourd'hui,
les tracés se clarifient,
et Serge Korol aimerait à savoir
que quelqu'un raconte son histoire.*

I

FILS DE NINA

À la source, avant la longueur de la vie, il y a le désir mordant d'un homme vaillant comme sa jeunesse : Vladimir Korol devant la poitrine épanouie d'une fille de quinze ans.

La fille dansait. *Dansottait* serait le terme approprié, car l'ensemble était médiocre, d'une grâce gentille. La fille dansottait et le musicien était saisi. Hypnotisé comme si cette chair qui s'agitait devant lui avait été surnaturelle. Ses yeux regardaient et son sang répondait. Il était bien attrapé! Parfois même il bandait. Il s'asseyait et cachait cette indécence avec son accordéon. Bien sûr c'était aussi vif et vigoureux que furtif et inavoué. Si bien élevé, Vladimir Korol aurait eu peine à prendre comme elle venait la brutalité de son attirance. Montre-moi tes seins. Ce que ressentait Vladimir se résumait à cette curiosité excitée. Mais Dieu sait où mènent les commencements lorsque leur légèreté nous fait honte. J'ai envie de voir tes seins. Comment le fils du Dr Korol aurait-il pu s'avouer qu'il avait pareilles pensées? Jamais de sa vie il ne se l'avouerait. Accepter en soi l'instinct sexuel, sans gêne ni effroi, n'était pas de sa génération. Il était né en 1932 : il transforma le désir en sentiment. Il avait *aimé* Nina au premier regard, voilà ce qu'il croirait. Aussitôt captif, Vladimir greffa sur son désir très charnel des histoires très romantiques. Cette fille était pour lui. Il la regardait. Elle était la virginité même, elle n'avait jamais eu d'amant. Était-ce cette idée qui l'excitait? Il en aimait la configuration, les promesses et la garantie. Pas de prédécesseur, pas de comparaison. De l'innocence, de la nouveauté, de la conquête. Il poserait les mains sur ces seins virginaux. Il mettrait à nu cette

étrave. C'était le dessein du mâle. Il prendrait soin d'elle. Il la chérirait. C'était le camouflage du bon garçon. Il la protégerait. Nina Javorsky. Elle portait ce beau prénom. Nina. Il serait son univers, elle serait sa maison. Il en ferait son épouse. Vladimir et Nina. Nina Korol. Ces syllabes assemblées sonnaient si bien. On aurait dit que leur union était écrite. Pourquoi attendre? Et attendre qui, maintenant qu'il y avait Nina? Le moment est parfait, se disait Vladimir. Il pensait à lui-même. Il avait vingt-six ans, une sérieuse formation d'ingénieur, un métier qui était une passion autant qu'un idéal. Ingénieur des Mines, ce n'était pas rien à ses yeux. Il se sentait dévoué aux causes de ce monde singulier et attachant. Sa vie était engagée. Il était orphelin de père et de mère, libéré de ses sœurs qu'il venait de marier. Son tour était venu de convoler. Quoi de plus naturel et sain pour un garçon de son âge?

Se marier avec Nina, voilà ce que Vladimir imaginait quand il la regardait tournicoter sa petite silhouette ramassée, sur la minuscule scène de la salle des fêtes, et qu'il attendait (sans en avoir conscience) la remontée de ses seins dès qu'elle levait les bras et battait des mains au-dessus de sa tête. Lorsque Nina était habillée court et près du corps, la peau de son ventre apparaissait, toute blanche, entre le haut de la jupe et le bas du chemisier. Vladimir en apercevait la clarté. Le corps, qui se donnait à voir en premier, exerçait sur lui un charme puissant. Il se repaissait de la chair de Nina Javorsky. Quel bonheur cela serait de vivre près d'elle! Il ne la connaissait pas, mis à part son buste et ses pieds, mais il en était amoureux. Il la voulait pour épouse. Il imaginait sous un même toit son intimité avec elle, et déjà l'accomplissement d'une famille. Il l'avait entendue dire qu'elle aimait Chopin. Depuis, il travaillait les morceaux du compositeur polonais. En somme, il commençait de faire des choses pour elle. Nina Javorsky occupait ses pensées. Un soir, seul chez lui, cherchant le sommeil, il ramena le drap sur son épaule, posa sa main par-dessus et murmura le prénom, Nina. Il répéta : Nina chérie. Comme s'il s'entraînait à le dire. Comme s'il exorcisait son murmure et se délivrait de sa timidité. Nina, Nina chérie. Il ignorait alors qu'il répéterait ces deux mots des milliers de fois

dans sa vie, sur des tons différents et jusqu'à la supplique. Pour l'instant, il les chuchotait comme une prière sacrée, avec une allégresse contenue, un bonheur secret. Il pouvait savoir qu'une telle morsure lui arrivait pour la première fois de sa vie. Était-ce Nina ? Elle faisait monter en lui une émotion de désir incoercible. Il se demandait pourquoi. Cela tenait-il à lui ou à elle ? Était-ce une étape de sa vie d'homme ? À son âge, avait-il simplement besoin d'une femme régulière ? Il pensait qu'il était amoureux comme jamais. Il la désirait, il l'aimait. Comme s'il n'y avait qu'un pas de l'aiguillon du désir à la patience de l'amour. Comme si "j'ai envie de voir tes seins", en ce temps-là, menait un jeune homme de bonne famille à dire "veux-tu m'épouser?".

Maintenant qu'il avait ce poignard au bas-ventre, Vladimir faisait le guet. Non pas d'une proie mais d'un enchantement. Il fallait tout savoir de Nina, la connaître peu à peu et s'approcher d'elle, lui parler, pour finalement la ravir en touchant son jeune cœur. Était-il tendre ce cœur ? Ou bien était-il déjà roué comme celui d'une trop jolie fille ? Nina avait l'air plus sage que déluré, elle était encore timide, silencieuse sans dédain, et retranchée dans l'évident plaisir qu'elle prenait à danser. La danse était une autre vie, le meilleur de la vie. Il la voyait s'étourdir et se transfigurer. Elle était habillée comme une lycéenne : des jupes plissées, des blouses à col rond, des cardigans ajustés, des chaussettes dans les bottines, ou bien cet hiver des collants épais. La lycéenne ne rebutait pas Vladimir. Au contraire ! Elle lui donnait une complète assurance. Son inclination pour une si jeune fille était à la fois sauvage (non maîtrisée) et clairvoyante : cette jeunesse, il la façonnerait. C'était sa chance d'homme. Il le prévoyait sans avoir besoin d'une certitude. La demoiselle se plierait à son modèle. Tel était le désir inconscient de Vladimir : une jeune épouse qui se laissât faire, un être qui enfin lui appartînt tout entier, dont il serait le maître autant que le pygmalion. Vladimir Korol avait une âme de frère aîné, qui protégeait et dominait. Il était chevaleresque mais habitué à se faire obéir. À seize ans, ignorante et vierge, Nina Javorsky ne malmènerait pas cette personnalité autoritaire, elle y succomberait avec délice.

Un soir il se lança, exactement comme on se jette à l'eau, d'un seul coup sans plus réfléchir, alors que l'on n'avait cessé de penser et d'hésiter. La répétition s'achevait, Nina avait semblé radieuse, Vladimir lui dit qu'elle avait spécialement bien chanté ce soir-là. Oh ! il la complimenta avec clarté : elle venait de donner sa plus gracieuse prestation. Nina s'éclaira d'un sourire ravi tout en enroulant son écharpe autour de son cou. Elle avait l'air d'avoir quinze ans ! Un des musiciens éteignait les lumières de la salle. Le groupe se saluait et se congratulait dans la gaieté, puis s'égaila dans les allées entre les chaises. Une autre jeune femme appartenait à l'orchestre, violoniste, exilée, célibataire, qui s'était installée couturière en ville. Maïa fermait les yeux quand elle jouait et ne parlait à personne. Nul ne lui en faisait reproche, dans cette ambiance chaleureuse que crée naturellement la musique et qui convenait à ces gens serviables, travailleurs, inoffensifs et bienveillants. Maïa salua Vladimir d'un signe discret du menton. Il répondit d'un geste de la main mais il poursuivait la petite blonde. Elle l'occupait tout entier. Nina Javorsky s'en allait vers la porte et s'arrêta avant de sortir dans le froid, Vladimir l'aida à enfiler son manteau. C'était la première fois qu'il était si près de la toucher.

— Tu as une jolie voix, continua-t-il.

Ayant eu tant de mal à entamer la conversation, il voulait ne plus la finir.

— Merci, c'est gentil de ta part de me le dire, répondit Nina d'un ton qui manquait de naturel.

— Ce n'est pas *gentil*, dit-il, c'est vrai. Tu possèdes un merveilleux timbre.

Sans le savoir il touchait au point le plus sensible. Nina Javorsky était certaine d'avoir une belle voix. Ce talent qu'elle croyait détenir la rendait fière et ambitieuse.

— Je veux être chanteuse et danseuse, dit-elle, en claironnant d'une voix flûtée.

Cela sonnait comme un caprice, aussi Vladimir ne sut-il quoi répondre. Chanteuse et danseuse, comment faisait-on les deux à la fois ? Au Conservatoire il avait vu des filles pleurer à force de vocalises, et de jeunes danseuses mettre des steaks dans leurs chaussons pour atténuer la souffrance de leurs pieds. Il regarda le buste saillant de Nina Javorsky et laissa tomber le scepticisme.

Il était ensorcelé. Quand elle chercha pour la première fois le regard de Vladimir Korol, ce fut posé à cet endroit le plus rond d'elle-même qu'elle le vit!

— Alors tu seras danseuse et chanteuse, affirma-t-il en relevant les yeux.

C'était si facile après tout de le croire. Et de ne pas la décourager. Mais tout de même, précis et sérieux, marqué par son éducation, il ajouta :

— Si tu travailles.

— Oh! je travaillerai! dit avec assurance Nina, qui se remettait de l'émotion qu'avait suscitée ce regard viril sur sa féminité.

Ils étaient maintenant à marcher côte à côte sur le trottoir devant la salle des fêtes. Nina avait vingt centimètres et onze ans de moins que ce compagnon amoureux. Elle levait le visage vers lui tandis que lui l'abaissait vers elle, de sorte qu'ils apparaissaient déjà comme voués l'un à l'autre.

— Quel âge as-tu? demanda Vladimir. Tu chantes depuis longtemps?

Voilà une rencontre au cœur de la musique, pensait-il. Rien n'aurait pu le rendre plus heureux que cette coïncidence d'un amour et de la musique. Nous nous sommes rencontrés dans un orchestre. Maman chantait et dansait. Papa jouait de l'accordéon. Ils répéteraient l'un et l'autre cette légende de l'origine, pendant toute leur existence commune et ravagée. Ils la perpétueraient chez leurs enfants et petits-enfants, peut-être pour effacer cette histoire des seins et du désir qui ruisselle sur la jeunesse d'un homme.

— J'ai quinze ans et demi, répondit Nina Javorsky, et je viens à l'orchestre depuis un an.

Quinze ans et demi! C'était donc ça! Elle n'avait pas seulement l'air de les avoir, elle les avait. Comme elle était jeune! Encore davantage que ce qu'il avait cru. Ils avaient plus de onze ans de différence, pensa Vladimir Korol, faisant le calcul par réflexe. Est-ce que c'était trop? Lorsqu'ils seraient adultes, l'écart s'estomperait. Nina serait rassurée d'avoir un époux plus mûr et lui enchanté de coucher avec une femme jeune. Ces pensées prosaïques lui vinrent à l'esprit en une seconde, et passèrent, le laissant tranquille avec son désir. Vladimir Korol venait quant à lui

de prendre son poste à la mine, de s'installer dans la petite ville provinciale et de rejoindre la formation de musiciens. Il se sentait maintenant assez à l'aise, comme un joueur qui a pris la mesure de son adversaire et compte ses propres atouts.

— Tu fais plus que ton âge, dit-il.

— Je sais, on me le dit souvent, répondit Nina.

C'était exact. Elle n'ignorait pas l'effet de maturité qu'elle produisait. Elle était faite. La féminité en elle était mûre, qui appelait une main pour la cueillir. Vladimir voulait être cette main ; le mélange de maturité et de jeunesse l'attirait.

— Quel âge me donnais-tu ? demanda Nina, à la manière de quelqu'un qui veut s'entendre dire ce qu'il sait qu'on va lui dire.

— Vingt ans, dit Vladimir.

Nina parut satisfaite de cette réponse. Elle demanda :

— Et toi quel âge as-tu ?

C'était une chance, pensa-t-il, que la musique rapprochât ceux qui la partagent de sorte que Nina avait choisi de le tutoyer.

— J'ai vingt-six ans, répondit-il. Mais il ne faut pas être impressionnée !

— Oh ! cela ne m'impressionne pas du tout ! s'amusa Nina.

Elle était moins timide depuis qu'elle avait affronté sans rougir le regard qui faisait d'elle une femme désirable. Vladimir ajouta qu'il aurait vingt-sept ans en mai et elle ne répondit pas, simplement elle hocha la tête pour signaler qu'elle avait entendu. Quelque chose en elle s'était éveillé, qui palpait comme un cœur, qui s'ébrouait, et l'on voyait que son visage lisse cachait des tas de pensées. Où travailles-tu ? s'enquit encore sa curiosité.

— Je suis le nouvel ingénieur de la mine, dit Vladimir Korol, ignorant quel mot magique il venait de prononcer pour une fille et petite-fille de mineurs de fond.

— Ah ! fit-elle, l'air intéressé, et ses yeux du dedans s'étaient mis à briller.

Elle s'arrêta de marcher, immobile, ayant atteint l'endroit où elle bifurquait. Vladimir s'arrêta à côté d'elle.

— Au revoir, lui dit-elle, je vais par là.

Il allait dans une autre direction. C'était donc le moment de se quitter.

— Et moi par ici, montra-t-il.

Elle releva sa main gauche la paume au ciel d'une façon qui semblait dire : dommage, il faut nous séparer.

— À vendredi, mademoiselle, dit Vladimir avec un sourire heureux.

Elle fit quelques pas, sachant bien qu'il n'avait pas commencé de marcher et qu'il la regardait, puis elle se retourna et agitant sa main en l'air, lui cria :

— À vendredi, monsieur l'ingénieur!

Chasseur et proie en amour étaient deux rôles interchangeables : il était impossible de ne pas voir qu'elle avait composé son geste et ces mots avec grâce, mais aussi intelligence, pour se rendre séduisante. D'ailleurs Vladimir était transporté. Tout lui avait fait plaisir dans cette rencontre. Il eut le sentiment de n'avoir pas déçu.

La modeste formation musicale et sa ballerine se réunissaient deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. Les autres soirs, la salle des spectacles était occupée par diverses associations de la ville et chaque musicien travaillait chez lui. Ils faisaient de la musique ensemble les mardi et vendredi, jours à part, dédiés à l'harmonie, ils se faisaient plaisir avec une grande variété de morceaux. Nina aimait par-dessus tout les airs folkloriques russes sur lesquels elle dansait presque sans respirer. Vladimir était bon pianiste, amateur heureux à l'accordéon ou même au saxophone. Il n'avait pas peur de se lancer dans l'apprentissage de nouveaux instruments. Son arrivée avait été une bénédiction pour l'orchestre. Avec le recul, informé de l'avenir, on peut dire que l'orchestre détermina sa vie, en lui laissant une femme plus encore qu'une expérience musicale.

Une solide connaissance du solfège et des heures d'exercices avaient fait de Vladimir Korol un excellent musicien. Il était ingénieur parce que pratiquer la musique faisait partie de la culture mais n'était pas un métier. Sauf à être virtuose, ce qui n'était pas le cas, n'est-ce pas mon garçon? disaient ses tantes avec une lucidité non dénuée de méchanceté. Enfant, puis adolescent, suivant la discipline que lui imposait son père, il avait fréquenté le Conservatoire de musique. L'éducation musicale était astreignante autant

que dévorante. Quand le garçon (et plus tard le jeune homme) renâclait, demandant à suspendre ses cours trop nombreux, il était aussitôt convoqué dans le bureau paternel. Chaque fois il y entendait la même phrase, qui ne pouvait être battue que par un indigne désamour envers celle qui l'avait mis au monde et abandonné (c'était le sentiment de Vladimir) :

— Tu dois cet effort à ta mère, lui disait son père.

Voilà de quelle façon Vladimir avait appris avec rigueur le solfège et le piano : comme une dette à une femme morte qu'il aimait passionnément, et dont la perte trouait sa vie d'une douleur insurmontable.

Maintenant que la musique le menait vers une toute jeune danseuse, il avait l'impression que sa mère lui offrait cette jeune fille. Il cueillait la récompense de cet enseignement quelquefois rebutant. Le beau fruit s'appelait Nina Javorsky. Nina! Déjà ce prénom lui faisait battre le cœur! D'elle, il aimait tout : sa blondeur cendrée, un peu fade, ses grands yeux bleus, son large visage aux joues plates, ses superbes seins évidemment, et puis son corps d'un seul tenant, comme un bloc sur ses jambes courtes et galbées qu'il découvrirait plus tard tendineuses et arquées. Il jouait pour elle. Elle dansait. Il la regardait. Il ne la quittait pas des yeux. Deux fois par semaine ses yeux ne la lâchaient pas. Dansait-elle pour lui autant qu'il jouait pour elle? se demandait-il. Il n'en savait rien puisqu'elle était timide. Mais pas moins maligne. Oh! elle avait eu vite fait de repérer ce regard sur elle. Alors elle donnait le meilleur d'elle-même sans s'économiser. Elle levait haut son tambourin, elle s'enroulait, mouvante, souple et pulpeuse, inflexible déjà, et floue cependant. Avait-elle seulement un dessein? Ses pieds semblaient rebondir et frapper le sol, s'élever et retomber, et ne jamais s'arrêter. Ses pieds étaient légers, énergiques, infatigables. Mlle Javorsky voulait avaler la vie, le monde et le bonheur. Et si Vladimir Korol pouvait les lui apporter sur un plateau, alors elle le mangerait tout cru. Vladimir lui ne voulait que Nina.

Il était tout simplement fou de ces seins denses qui tendaient le tissu des blouses, portés avec quelle foudroyante innocence, nul ne le savait que Nina, et qui tournoyaient, disparaissant, se

présentant de nouveau, se gonflaient lorsque leur chanceuse propriétaire levait les bras, virevoltaient encore tout au long de sa chorégraphie, et commençaient de créer son destin, scellant un pacte, manigançant, éperonnant l'homme, ce spectateur émerveillé. Vladimir ! Il était aussi attrapé par ce qu'il voyait que par ce qu'il espérait voir et qui était voilé. Défaire un à un les boutons délicats du chemisier, entrevoir la gorge et le pli, dénuder et contempler, telle était la forme du fantasme. Nina était la jeunesse de la féminité. Elle était vierge et intouchée. Savait-elle même qu'une femme peut être charnellement désirée ? Vladimir aurait juré que la réponse était non. Aucun garçon n'avait encore vu ce qu'il convoitait lui. Les seins de Nina Javorsky ! Il fallait reconnaître à Vladimir ce mérite, cette constance, qu'il en serait encore fou lorsqu'il les aurait vus : gros en effet, mais assez vilains, parce que les deux aréoles brunes étaient larges et grumeleuses.

Jamais dans sa vie Vladimir Korol n'oublierait ces moments, son attente, le délice d'une attirance qui a été reconnue et gagne une approbation, et cette grâce juvénile qu'il trouvait chez Nina, lui qui n'y connaissait rien à la grâce. Ainsi serait perpétué le mythe des talents de la jeune danseuse. La future famille Korol, sans avoir jamais la moindre idée de la perfection véritable, vanterait, avec la partialité la plus aveugle, les mérites si faibles soient-ils de ses membres. Dès la rencontre, méprise et médiocrité s'étaient mises en place : la fille dansottait croyant danser, le jeune homme était en extase, croyant qu'elle dansait merveilleusement alors qu'elle n'avait qu'un buste avantageux.

Bien des années plus tard, Nina deviendrait une grosse femme immobile. La jeune Javorsky aurait disparu corps et âme, et Vladimir, dans son mariage vécu comme un sacerdoce, fermerait les yeux pour se rappeler la jeune fille qu'il avait choisie, murmurant à sa belle-fille : Nina était la plus gracieuse danseuse que j'aie jamais vue... Sans penser qu'il n'avait pas vu grand-chose.

Bien sûr il ne la lâchait pas et la rencontre se faisait, commandée par le désir de l'un et l'intérêt de l'autre. Manifestement Nina Javorsky trouvait un bien-fondé et un plaisir à cette attraction ou à ce soupirant.

— Il est tard et il fait nuit. Je vais te raccompagner chez toi, proposa-t-il un autre soir où la répétition s'était prolongée. Où habites-tu? demanda Vladimir lorsqu'ils eurent atteint le point où d'ordinaire ils se séparaient.

— Par là, dit Nina pointant son bras dans l'ombre.

Il le savait mais il voulait qu'elle le guidât.

— Je te suis, dit-il.

Ils marchaient dans le vent et la nuit.

— Tu n'as pas froid? demanda Vladimir.

Elle faisait la découverte de l'immense sollicitude qui jaillit comme une fontaine dans le temps de la séduction et la terre du désir.

— J'ai des collants de laine, dit-elle.

Il inclina la tête pour regarder les collants ou les jambes. Nina eut un petit rire gêné. Ses jambes n'étaient pas fines, mais galbées. Des jambes d'à peine seize ans!

— J'habite chez ma grand-mère, lui dit-elle quand ils commencèrent à parler en marchant, j'ai six frères et sœurs, la maison de mes parents est trop petite pour nous loger tous.

C'était une façon un peu trop simple de raconter les choses.

Nina Javorsky était l'aînée de sept enfants. Avant la naissance de sa sœur cadette, Nina avait été confiée à sa grand-mère paternelle afin d'alléger chez la jeune maman les fatigues de la nouvelle grossesse. Jamais Nina n'était revenue chez ses parents. Sa mère l'avait-elle ensuite réclamée en vain? L'avait-elle abandonnée? La belle-mère avait-elle rapté l'enfant? Ces questions restaient en suspens pendant que Nina restait chez sa grand-mère. Cinq autres frères et sœurs étaient nés sans que Nina eût regagné le toit paternel. La fille aînée d'Iréna et Jan Javorsky vivait à part de sa fratrie. Et se sentait un être à part. Ses frères et sœurs s'appelaient Josyane, Évelyne, Yves, tandis qu'elle avait ce prénom russe. Ils étaient entassés chez leurs parents tandis qu'elle était choyée chez ses grands-parents. Elle possédait une bibliothèque personnelle, une chambre à elle, un vélo, un tambourin, autant de choses dont les autres étaient privés. Elle ne partageait pas, ne prêtait pas ses livres, ni son vélo. Au lycée, Nina était toujours première et fière de l'être. Le résultat ne se fit pas attendre :

Nina Javorsky ne se prenait pas pour rien. Élevée dans l'adoration, habituée à être mieux traitée que les autres, elle était chipie avec discrétion et orgueilleuse sans remède. Elle cachait habilement qu'elle se sentait supérieure : une fausse modeste. Et jamais ne se montrait plus gentille que lorsque sa domination était manifeste. Sa bonté masquait alors une condescendance ravie. Au contraire, lorsqu'elle se sentait abaissée ou traitée sans considération, le masque s'effritait. Sa prétention se révélait au grand jour d'une réaction rageuse exacerbée. Elle avait un tempérament faussement tranquille, à la fois lymphatique et emporté. À seize ans, riche d'elle-même, elle croyait avoir une destinée et elle était ce genre de fille qui tape du pied avec autorité quand elle veut ou refuse quelque chose. Maintenant l'ingénieur de la mine où travaillaient le père et le grand-père de Nina s'intéressait à elle, jugeait qu'elle chantait bien ! Elle le trouvait beau garçon et se voyait déjà l'épouser. Pourquoi pas ? Voilà ce qui s'appelait faire un pied de nez à la vie !

L'habitude en était prise, après chaque répétition Vladimir marchait avec Nina jusque devant sa porte. Elle sonnait, comme une petite fille qu'elle était encore. Sa grand-mère venait ouvrir et saluait l'ingénieur. Bonsoir monsieur, merci d'avoir accompagné Nina, je suis beaucoup plus tranquille depuis qu'elle ne rentre pas seule, disait la grand-mère. Nina se taisait et Vladimir s'inclinait avec déférence devant la petite dame en noir :

— Je vous remercie de me laisser accompagner Nina. Bonsoir madame.

Il rentrait chez lui plein de songes, de questions et des réponses que Nina lui avait faites en marchant.

— Depuis quand habites-tu chez ta grand-mère ? avait-il demandé la seconde fois où il l'amena chez elle.

— Depuis toujours, répondit Nina. Je n'ai pas le souvenir d'avoir habité chez mes parents.

Vladimir, qui vouait une vénération à sa propre mère défunte, jugeait ces circonstances aussi terribles qu'in vraisemblables.

— Tu as forcément habité chez tes parents. Tu as passé du temps près de ta mère. Tu es son premier enfant, ça ne peut pas être autrement !

— Maman a attendu ma sœur immédiatement après ma naissance, elle était très fatiguée, je suis tout de suite allée chez ma grand-mère.

— Mais ensuite? demanda-t-il, tes parents ne t'ont-ils pas reprise auprès eux?

— Je n'avais pas envie de rentrer, dit Nina.

— C'est bien étrange... murmura Vladimir.

— Oh non ça ne l'est pas! dit Nina. J'étais heureuse chez mes grands-parents! Je voulais rester.

— Ta mère ne te manquait pas? demandait le cœur orphelin de Vladimir.

— Je voyais maman tous les jours. Les deux maisons sont voisines. Vivre dans l'une ou dans l'autre n'avait pas d'importance.

Nina n'en savait pas davantage. Elle récitait par cœur une version dont l'inoffensive simplicité arrangeait les protagonistes. L'enfance de Nina renfermait un mystère. Un poison? Un drame de l'attachement? De l'enjeu qu'avait pu être ce bébé entre la mère et la belle-mère, rien n'était dit. Nina avait été un trésor. Elle était cette enfant à la fois perdue par sa mère et gagnée par sa grand-mère, lâchée et ralliée, volée peut-être. Que s'était-il joué autour de sa petite personne précieuse? Il ne s'était encore trouvé aucune voix, en elle ou au-dehors, pour le lui faire imaginer. Elle n'avait pas idée du gouffre dans lequel précipite l'éloignement d'une mère, quand naissent l'incompréhension et la rancune, parce qu'on ne justifie pas aisément l'abandon qu'on a subi. Pas plus qu'une mère ne s'explique comment elle a lâché la main de sa fille, laissé une autre en prendre soin, dispenser et recevoir sourires et baisers, et comment elle n'en est pas morte elle, la mère, d'avoir perdu son enfant. À seize ans, si jeune, ignorant tout de l'assignation maternelle, Nina Javorsky ne croyait pas manquer de quelque chose. Elle n'était pas proche de sa mère occupée avec ses frères et sœurs. Et alors? Elle ne ressentait aucune jalousie. Pourquoi en aurait-elle conçu? s'étonnait-elle.

Vladimir ne s'aventura pas à penser son propre étonnement. Il avait en tête d'autres desseins : Nina ne manquerait plus de personne, il serait son père, sa mère, et son mari.

— Tes parents ont dû souffrir d'être séparés de toi, dit-il.

— Non, dit Nina sans état d'âme, ils ont six autres enfants. Ma grand-mère n'a que moi.

Elle était péremptoire et comme dépourvue de sensibilité. Elle était encore une enfant! pensait Vladimir. Pourquoi se souciait-elle de sa grand-mère plus que de sa mère? Éprouvait-elle déjà de la colère ou de la rancœur contre celle qui l'ayant mise au monde l'avait ensuite donnée? Puisqu'il était amoureux, Vladimir sentit une recrudescence de son instinct protecteur. Il pensa : Nous sommes semblables. L'un et l'autre nous avons été privés de notre mère.

— Et toi, dit Nina, parle-moi de ta maman.

— Elle est morte quand j'avais dix ans, répondit Vladimir.

Ses yeux étaient déjà pleins de larmes. Jamais il ne pourrait parler de cette perte sans être submergé par une émotion qu'il était incapable d'endiguer ou de masquer. Au premier mot, il habitait sa peau d'enfant brutalement abandonné par le bonheur.

— Excuse-moi, dit Nina, je ne pensais pas raviver de tristes souvenirs.

Jusqu'à la fin de sa vie, Nina Javorsky userait de ces formules convenues, qui feraient parfois douter de sa sincérité ou de son émotion. Exprimait-elle une politesse indifférente ou l'élan du cœur qu'on espérait? Aveuglé par son amour, Vladimir ne douta pas de la compassion de Nina et entreprit de lui raconter le drame de sa vie. Il disparut dans une remémoration.

— Je suis rentré de l'école et pour la première fois de ma vie, elle n'était pas à la maison. La voisine m'a ouvert la porte et appris, en pleurant, que ma mère avait eu un accident à vélo. J'ai attendu le retour de mon père, plein d'espoir et d'inquiétude. Mais il est rentré seul et malheureux. Et plus jamais elle n'a été là.

Il dit :

— C'était en 1942. Elle a été renversée par un camion allemand. Sa tête a heurté le trottoir. Elle est morte sur le coup. Mon père qui était médecin me l'a assuré pendant des années. Je suppose que cette information devait être une consolation.

De toute évidence ça ne l'avait pas été. Rien n'avait épuisé le chagrin de Vladimir Korol.

— Comme tu as l'air triste, dit simplement Nina.

Oui, il était dans une tristesse inconsolable, et il savait en exprimer la raison.

— La famille a tout perdu avec ma mère. Le bonheur s'est envolé et n'est jamais revenu. Mon père a fait venir ses sœurs à la maison pour s'occuper de ses enfants. Elles étaient sèches et sévères. Nous n'avons plus jamais connu la tendresse. Seulement la discipline, le travail et la frugalité.

— Ton père ne leur disait rien ? demanda Nina.

— Mon père rentrait tard. Il avait de longues journées dédiées à ses patients. Il faisait confiance à ses sœurs, il n'avait pas le choix.

Pour preuve de cette sollicitude illimitée que le Dr Korol témoignait à ses malades, Vladimir évoqua les obsèques du médecin lyonnais.

— Quand il est mort, l'église n'était pas assez immense pour contenir tous les gens venus lui dire au revoir, dit Vladimir. Je n'ai jamais vu un cortège pareil.

— Alors tu n'as plus de parents ?

— Mon père est mort d'un cancer à la gorge il y a cinq ans. Il fumait le cigare.

— Alors qu'il était médecin ?

— Oui ! dit Vladimir. C'était son plaisir dans la vie en dehors de son métier.

L'envie de remémoration se concentra à nouveau en mots :

— Il était le médecin des pauvres. Quand une famille ne pouvait pas le payer, elle donnait un lapin ou une tarte. Des gens me parlent encore de lui avec des sanglots dans la voix.

Vladimir Korol était le fils d'un mythe, il se vivait ainsi, il avait eu un père exceptionnel dont il avait peu profité.

— Lui ressembles-tu ? demanda Nina, en rajustant de la main la petite barrette qui tenait ses cheveux.

— Je ne suis pas médecin.

— Je veux dire est-ce que tu lui ressembles physiquement ?

— Beaucoup paraît-il. Nous avons des têtes de Caucasiens, avec des yeux bridés, des pommettes larges et hautes.

— D'où était-il originaire ?

— Il n'a jamais voulu nous le dire ! Le bruit courait qu'il venait d'Ukraine, dit Vladimir Korol. On ne sait rien.

Il dit :

— Mon père ne parlait jamais du passé. Pas un mot sur la Russie qu'il avait quittée et sur les dix-huit années qu'il avait vécues

dans ce pays qui est un univers à lui tout seul. Nous ignorons de quel milieu il était, ce que faisait son père, qui était sa mère... Il a quitté le pays en 1921 pendant la guerre civile. On lui aurait mis le couteau sous la gorge : Tu es rouge ou blanc ? Il aurait répondu : Vous êtes quoi ? ! Une fois enrôlé de force, il a passé la frontière à la première occasion.

— Et ta mère, crois-tu qu'elle en savait davantage sur son mari ? demanda Nina.

— En tout cas elle n'a rien trahi. Elle a respecté le vœu de mon père qui souhaitait faire de la France notre seule patrie. Il avait épousé une Française, il ne nous parlait jamais le russe, il était tourné vers l'avenir. La musique est le seul héritage que j'ai reçu de mes origines, dit Vladimir.

Il sourit et dit :

— Et la musique a dessiné la forme du futur en te mettant sur mon chemin.

— Si tu le crois, dit Nina avec coquetterie car elle était flattée.

Ils restèrent un moment silencieux après que Nina eut dit :

— Tu es orphelin, ce doit être difficile.

Puis Vladimir répondit :

— Ma mère me manque plus que mon père. Elle me manque depuis beaucoup plus longtemps et pourtant la peine ne s'atténue pas. Elle brûle dans mon cœur comme un flambeau. J'en suis étonné moi-même.

Nina demanda le nom de la mère.

— Elle s'appelait Cécile, murmura Vladimir avec adoration.

Et voilà que ses yeux noirs étaient de nouveau remplis de larmes.

Alors que son père, en effaçant l'exil, les souffrances et les souvenirs, avait voulu armer Vladimir pour l'avenir, la mort de la mère ligota le cœur du jeune homme au passé. Cette perte tragique qu'aucune racine connue ne venait remplacer fêla le fils. Sa mère était l'arbre mort dans lequel Vladimir avait installé la vie dont son père cachait la source lointaine. Il ne faisait pas son deuil de cette déesse perdue et la cherchait dans les femmes qu'il rencontrait. Il aimait les grandes silhouettes, les cheveux noirs, comme il se les rappelait chez celle qui la première l'embrassait

tendrement. Et peut-être tombait-il amoureux d'une petite blonde pour conserver éternelles ses images fantasmatiques.

Cécile Stroebel était l'aînée d'une riche famille de brasseurs alsaciens. Elle avait reçu l'éducation stricte et raffinée des filles de grands bourgeois : elle savait coudre, repriser, tricoter, faire des menus et cuisiner. Délicate au piano, elle était aussi une talentueuse dessinatrice, emplissant la maison familiale de natures mortes – fleurs, pots, rien que des sujets sages – qu'elle faisait aux pastels gras, à son chevalet, l'après-midi, devant les fenêtres du salon. Devenue Korol par son mariage, Cécile posséda les qualités d'une épouse de son temps et d'une mère qui enveloppe ses enfants dans un charme indélébile. Grande et élancée, élégante sans ostentation, brune aux longs cheveux ramenés en bandeaux autour du visage, sa beauté originale ne pouvait que fasciner un fils. En outre, elle était de ces maîtresses de maison incomparables dans le logis desquelles toutes les tâches sont accomplies sans qu'aucun accident, aucun oubli, ne vînt jamais perturber le train de maison et le cours des semaines. Quoi de plus heureux et rassurant pour un enfant ? Il y avait toujours un gâteau dans le four, une pâte à crêpes, une orangeade. Le linge, les courses, les repas, l'ordre des choses et l'emploi du temps, le goûter, les leçons et les jeux, toute l'intendance et le loisir prodiguaient sécurité et paix. Cette harmonie culminait dans le baiser du soir, moment d'un bonheur paroxystique, où Vladimir froissait dans ses mains la jupe de sa mère, se blottissait contre elle (enfonçant son front contre son ventre), respirait son parfum léger, regardait briller ses cheveux quand elle se penchait dans la lumière pour éteindre la lampe de chevet et enjoindre son fils de dormir. Ce passé radieux devint une tragédie en une journée. Il arrive ainsi qu'un grand bonheur jamais ne cesse d'allumer le regret qu'on en a. Celui des Korol se dispersa en une seconde, lorsque la tête de Cécile Stroebel frappa le trottoir et que son corps, projeté par le choc, resta inerte. Lorsque les secours appelés forcèrent le barrage des passants, la belle Mme Stroebel n'avait plus besoin des secours. Vladimir avait dix ans. Il lui fallut vivre sans mère, sans dire bonsoir et sans baisers.

Rien ne sembla durer plus longtemps à Vladimir que le malheur qu’incarnaient les tantes à la maison. Lise et Babette étaient les deux sœurs de son père. Restées vieilles filles sans que nul ne sût pourquoi (dans leur jeunesse elles avaient été jolies et vivantes), elles ne s’étaient jamais séparées. Elles tenaient maintenant la maison de leur frère veuf, qui avait trois enfants. Il fallait “les faire filer” disait Lise, et Babette acquiesçait immanquablement, car telle était leur imparable chorégraphie, l’une affirmait et l’autre confirmait. Elles restèrent durant treize années au service de leurs neveu et nièces, préparant leur éternelle soupe et récitant le bénédicité à la table du soir où Vladimir, Magdaleine et Martine, en silence déplaient leurs serviettes, posant leur rond d’argent en prenant garde de ne pas cogner le bord de l’assiette, et attendant leur père que toujours un enfant malade ou une pauvre femme enceinte éloignaient de son domicile. Lise et Babette trônaient, installées dans l’absence du docteur comme deux fées indifférentes qui faisaient leur devoir. Elles se montraient pingres et leurs cœurs étaient secs, comme si ces enfants venus trop tard dans leur vie, et pleins du regret de leur mère, leur rappelaient leur stérile existence au lieu de l’adoucir.

— Je n’ai jamais raconté ça à personne, dit Vladimir. Tu es la première à qui je confie ces peines.

Nina Javorsky ne fit pas de commentaire. Elle ne témoigna sûrement pas du contentement qu’elle éprouvait. Silencieuse, toute en pudeur et retenue, comme sa grand-mère lui avait appris que devaient être les femmes de bonne éducation, elle mit sa main gantée dans celle de Vladimir. Il sentait la laine qui prenait le chaud de leurs doigts et il marchait dans l’incroyable emprise de ce contact, qui n’était autre que celle de l’émotion amoureuse, et qui lui donnait envie de vivre, de rebondir enfin, de recréer la maison heureuse et le bonheur perdu. Pour la première fois depuis la mort de sa mère, une résurrection était à sa portée. Il s’arrêta, se tourna vers Nina, prit ses deux mains dans les siennes, lui retira ses gants et porta à ses lèvres les paumes dénudées. Il les embrassait avec une ferveur sans réserve, les yeux pleins de larmes, puis il releva le menton de Nina, se pencha sur elle et laissa sa bouche dire à la sienne tout l’enchantement, la fougue et l’attente qui s’étaient développés en lui.

Nina Javorsky avait été embrassée par l'ingénieur et il pleurait. En ces termes la jeune fille se confia à sa grand-mère.

Il pleurait? répéta la vieille dame. Sacha Javorsky allait dire quelque chose à sa petite fille, mais la voix de son mari retentit dans la maison. De leur chambre à coucher, peut-être déjà sous les draps, le vieux mineur appelait sa femme.

— Sacha! Viens dormir maintenant!

— Tu vois ce que c'est le mariage! dit la grand-mère à Nina. Il ne peut pas dormir si je ne suis pas à côté de lui!

Sacha se leva du bord du lit où elle était assise, passa sa main sur le front de sa petite fille.

— Bonne nuit Douchka, dit-elle en allant rejoindre celui qui la réclamait.

Nina se demanda si Vladimir lui serait pareillement attaché. Oh oui il le serait! pensa-t-elle avec détermination et romantisme. Ne l'était-il pas déjà?